

Le pacifisme... pourquoi ?

Autor(en): **Schmitt, Ariane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **71 (1983)**

Heft [11]

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-276977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les moyens de la paix

Les négociations de Genève sur la limitation des armes nucléaires sont actuellement au centre de l'attention internationale, et le débat sur le pacifisme s'intensifie dans les pays occidentaux. Beaucoup de femmes se sentent tout particulièrement interpellées par ce problème : soit parce qu'elles ont l'impression de porter une responsabilité particulière dans la transmission et la conservation de la vie, soit parce que le fait de ne pas participer à la défense armée de leur pays crée une distance d'où surgit l'interrogation.

Nous avons demandé à deux femmes, toutes les deux profondément engagées dans la recherche de la paix, de nous fournir un éclairage personnel sur la question. Ces deux textes sont en partie complémentaires, en partie contradictoires. Nous les proposons tels quels à votre réflexion.



Photo Stratus

Marche pour la paix Berlin-Genève. Pause chez les sœurs de Grandchamp

Le pacifisme... pourquoi ?

Je suis venue tard au pacifisme, après avoir milité successivement pour les droits de la femme, l'entraide familiale et la défense des consommateurs. Petit à petit cependant, ces premières préoccupations m'ont paru secondaires à côté de la lutte, essentielle, en faveur de la paix.

Le point de départ de cette nouvelle option est la priorité absolue que j'attribue à la défense des êtres humains quels qu'ils soient et où qu'ils vivent. Dans ce sens, cet engagement est beaucoup plus vaste que les précédents. Il est même universel.

Or ce qui menace les humains, grands et petits, aujourd'hui, c'est l'intolérance, la violence, la guerre, les massacres et, pire que tout, un conflit nucléaire qui les anéantirait. De plus, quand on estime que la vie des hommes est à protéger, prioritairement, comment accepter que tous les pays s'endettent à acheter des armes qui tueront d'autres hommes et cela quand une partie de leur propre population (même aux États-Unis) connaît la faim et manque de l'indispensable. On peut presque dire que les armes tuent deux fois : par ce dont elles privent les concitoyens de ceux qui les achètent et par leur impact au moment où on les utilise. Ce choix de tuer plutôt que d'aider à vivre me paraît aberrant.

En cette fin de siècle tumultueuse, le problème fondamental est donc bien celui du désarmement et de la paix. On pourrait tout aussi bien dire de la tolérance et de l'acceptation de l'autre.

Mais que faire ?

Ne disons surtout pas que seuls les gouvernements peuvent inverser le cours des choses. Nous pouvons tous agir sur trois plans au moins. D'abord en participant à des actions concrètes qui tissent des liens de solidarité par-dessus les frontières. S'engager dans l'aide au tiers monde, la lutte d'Amnesty International pour faire libérer des prisonniers, l'effort de sauvetage de Terre des hommes ou d'autres institutions, c'est montrer clairement que nous nous sentons concernés par les malheurs qui frappent nos semblables à travers le monde. C'est lutter pour plus de justice, donc pour la paix.

Le second plan nous vise directement. Un sage indien a dit : « Comme vous êtes vous-mêmes, ainsi est le monde. » Vouloir la paix, c'est la préparer en esprit dans la confiance, c'est la voir devant nous comme un nouvel avenir et agir en conséquence, en bannissant la peur, la méfiance, le

plément sur soi et surtout cet affreux machisme qui divise le monde en « bons » et en « méchants », source de tous les fanatismes et de la plupart des agressions. Croyant en la force de notre pensée, je suis certaine que si chacun de nous consacrait cinq ou six minutes par jour à imaginer, à voir un monde pacifié et tolérant, bien des conflits disparaîtraient. Mais, avoir confiance, cela signifie refuser absolument l'hypothèse d'une guerre et, par conséquent, l'idée que la Suisse se trouve aujourd'hui menacée, qu'il faut une défense totale, la multiplication des abris, l'incorporation des femmes. Toutes mesures qui supposent l'imminence d'un conflit, donc qui contribuent à le faire naître puisque on y « pense » sans cesse.

Des gestes difficiles

Cette attitude peu habituelle est souvent mal interprétée et cela d'autant plus qu'elle peut et doit se traduire en actes ; c'est sur ce troisième plan que les gestes deviennent souvent difficiles et exigent un certain courage.

Organiser une marche ou une manifestation silencieuse, faire signer des pétitions, écrire aux différents gouvernements, pas

de problème. Mais refuser de payer 20 % de ses impôts fédéraux, puisqu'ils servent à acheter des armes, voilà qui entraîne vite quelques désagréments ! Et pourtant si on veut être conséquent avec soi-même et refuser tout ce qui présuppose une guerre, on est forcément confronté à ce problème, comme à celui de l'objection de conscience, si on est un homme. Bien des jeunes ne font pas de service militaire, grâce à un certificat médical (environ 15 %), mais ceux qui, ouvertement, refusent le service militaire, ceux donc qui ont du courage (environ 2 %), ceux-là sont mis en prison.

Certains pacifistes ont traversé l'Europe à pied, dur effort, des centaines d'autres ont jeûné pendant un temps plus ou moins long, quelques uns pendant quarante jours, mettant ainsi leur santé en danger. D'autres encore, en Allemagne et en Angleterre, « occupent » pacifiquement des sites prévus pour des fusées et se font déloger durement par la police. Tous acceptent ainsi de souffrir eux-mêmes (et non de faire souffrir les autres) en « désobéissant » pour manifester leur espoir de paix.

Ces démarches peuvent sembler dérisoires ; elles sont tout de même les premiers signes d'un monde nouveau, où l'on ne

cherche plus à dominer l'autre, à l'écraser parce qu'on en a peur, mais bien à bâtir quelque chose avec lui.

Le monde, dit chrétien, ne croit plus qu'en la force. Gandhi pourtant (et un autre bien avant lui) l'a montré : l'espérance des faibles peut transporter des montagnes.

Ariane Schmitt
*membre des Femmes
pour la Paix (VD),
rédactrice au journal
« L'essor »,
engagée dans
« Amnesty International »*

Une lutte exigeante

Le thème de la paix : aujourd'hui plus que jamais, une préoccupation, une angoisse, peut-être une mode aussi. Sujet difficile à cerner, englué de slogans, parfois un peu usant : plus on tourne et moins on voit le fond !

De nombreux courants existent dans les mouvements pacifistes et diverses sont leurs motivations. Parmi tous les artisans de la paix, je voudrais mettre dans les premiers rangs, ceux qui luttent pour les Droits de l'homme — qu'ils fassent ou non leur service militaire, qu'ils s'engagent ou non dans la Défense générale du pays, qu'ils pensent que l'armée est encore l'un des garants de la paix, ou qu'ils ne le pensent pas. Car la paix est plus que l'absence de guerre, c'est la recherche d'une plus grande justice. Pour lutter contre l'injustice nous avons besoin d'une grande énergie.

La notion de pardon

Le commandement chrétien de l'amour est exigeant : il en appelle à l'âme, c'est à dire notre élan spirituel de prières, de recherche intérieure, au cœur, à tout ce qui touche l'émotion et la sensibilité, à la pensée, à notre capacité de discernement, à l'intelligence. Entre l'idéal du commandement et la réalité humaine, le fossé serait désespéré s'il n'y avait la notion de pardon. Ainsi, lorsqu'on entend dire : « Aime ton voisin, et il y aura plus de paix sur la terre »... c'est peut-être un début, mais bien loin d'être suffisant ! Notre capacité d'amour est si limitée ; qui de nous n'a cru aimer totalement et n'a réussi qu'à écraser l'autre, déployant son propre épanouissement au détriment de quelqu'un, sans même le savoir et surtout sans le vouloir. La bonne volonté de l'amour reste entachée de notre humanité, et l'expérience montre qu'en réalité, c'est de pardon que l'on vit.

Cette constatation faite au niveau personnel peut se faire au niveau de la communauté, et même de la communauté

nationale. Si nous avons, en Suisse, la possibilité de travailler intensément à l'amélioration des relations humaines, à une meilleure connaissance de soi, aux problèmes de la violence, pourrions-nous le faire sans notre bien-être national ?

Prise de conscience

Ce bien-être, n'est-il pas en partie le fruit des ressources exploitées aux plus pauvres ? Il ne s'agit pas de nous culpabiliser, mais de sentir le renouvellement du pardon qui entraîne aux prises de conscience, aux souffrances endurées en cette minute présente par les martyrs de la torture, de la faim, de la répression, de l'exploitation, et de nous laisser émouvoir ici de ce qui se passe là-bas. Ne courons-nous pas le risque d'oublier les calamités réelles dont souffrent tant de gens en étant préoccupé de catastrophes futures ? La lutte pour la paix comporte plus que la lutte contre l'armement. Un habitant du Lesotho disait : « Vous vous réveillez avec la peur de l'armement nucléaire et nous nous réveillons en nous demandant : est-ce que je vais pouvoir manger aujourd'hui ? »

C'est pourquoi, la lutte pour les Droits de l'homme reste une lutte prioritaire dans cette vaste discussion sur la paix, et parmi ces luttes, la lutte contre la torture, celle qui concrétise le noyau de rupture absolue de dialogue entre les structures établies et ceux qui s'y opposent, entre la puissance et la totale impuissance. A suivre les informations fournies par Amnesty International ou par l'ACAT (Action des chrétiens pour l'abolition de la torture) on découvre le nombre de guerres sourdes et impitoyables qui se livrent en plusieurs points du monde. On prend conscience, par exemple, que des gouvernements qui acceptent de libérer un seul être humain à la demande de milliers de lettres, ne sont pas prêts à comprendre un autre langage que celui de la force. Certes, il y a inflation d'armes. Mais celles-ci constituent un équilibre que l'on ne peut nier. Autre exemple de mé-

ditation : une armée, composée de professionnels et de volontaires se sépare rapidement du peuple et se transforme en force politique puissante et dangereuse... Que de pays en sont la démonstration !

Développons aussi nos responsabilités au niveau national. C'est à l'occasion d'une discussion parlementaire sur une motion (motion Schmid, déposée en 1970, discutée et adoptée en 1977) qui demandait que le gouvernement s'engage pour une Convention internationale contre la torture que plusieurs citoyens ont compris la nécessité d'un engagement personnel contre la torture. A cette époque, le gouvernement était plutôt réticent, mais aujourd'hui, on peut se réjouir de voir combien l'idée a progressé. A nous donc de suivre et de réagir : qui vote quoi ? Quelles propositions sont faites ? Qui a des idées, qui se tait toujours ? Moins nous réagirons et plus se creusera l'écart entre les gens que nous élisons et nous, le peuple ; plus les mécanismes nous échapperont.

Une réflexion appropriée, un amour intelligent

L'engagement pour la paix, je le vois comme un état d'esprit : une attitude dont la qualité première pourrait être la persévérance dans l'information, la critique des slogans et la volonté de mieux comprendre les enjeux. Les valeurs dites féminines que les femmes tentent de rendre à la société ont besoin de s'appuyer sur une qualité dont on ne peut se passer : une réflexion appropriée, un amour intelligent.

La paix ? Une lutte exigeante, mais aussi la chance qui nous est donnée de vivre dans un pays qui la connaît et nous permet cet engagement.

Janine Rappaz
*ancienne présidente
de la Fédération suisse
des Femmes protestantes,
membre du comité exécutif
de l'Alliance mondiale
des Eglises réformées*